

---

# DOCUMENTS

POUR

**SERVIR A L'HISTOIRE DE BONE**

(Suite. Voir les nos 97 et 98.)

Le 25 mars, dans la soirée, le capitaine d'Armandy, de retour de son voyage à Tabarque, rentrait donc dans le port de Bône sur le bateau corailleur qui devait porter ses dépêches à Alger. Il avait laissé sa felouque en arrière parcequ'elle marchait mal et qu'il était impatient de savoir si la *Béarnaise* ou quelque autre navire venu d'Alger n'était pas à l'y attendre. Mais aucun bâtiment n'était arrivé pendant son absence. Jusqu'alors, le capitaine d'Armandy avait entretenu à la fois des relations avec Ben Aïssa et avec Ibrahim; il était convenu qu'une suspension d'armes durerait entr'eux jusqu'au 20 mars; il avait même obtenu qu'elle serait prolongée jusqu'à son retour de Tabarque, mais, malgré cette convention, les soldats de Ben Aïssa s'étaient déjà répandus autour de la ville et de la Kasba, et les communications avec Ibrahim devenaient tellement dangereuses, qu'il était désormais impossible de lui faire parvenir de nouveaux secours.

Le 26 mars, la *Béarnaise*, sur laquelle se trouvait de passage le capitaine Yousouf, mouillait enfin à Bône, presque en même temps qu'un autre petit navire de guerre venu d'Alger. D'Armandy, prévoyant avec raison qu'il lui serait impossible d'obtenir de Ben Aïssa la prolongation de l'armistice, pria le capitaine Fréart d'attendre quelques jours avant de continuer sa route sur

Alger, assuré qu'en cas d'évènement, la présence d'un bâtiment de l'Etat lui serait indispensable s'il voulait en profiter. Le capitaine Fréart accéda volontiers à sa demande.

Dans l'après-midi, d'Armandy alla voir Ben Aïssa, qui, intrigué par l'arrivée, le même jour, de deux navires de guerre, l'attendait avec impatience et peut-être même un peu d'inquiétude :

« Je le rassurai, écrivait d'Armandy, en lui promettant de ne  
 « rien tenter de contraire aux intérêts de son maître, avant  
 « d'avoir reçu la réponse aux dépêches que j'avais adressées par  
 « le bateau corailleur, si, de son côté, il voulait me donner sa  
 « parole que pendant le même temps il n'entreprendrait rien  
 « contre Ibrahim bey. Ben Aïssa me refusa, disant qu'il avait  
 « perdu à ma considération plus de vingt jours devant la Kasba,  
 « dont il aurait pu s'emparer dès le lendemain de la prise de  
 « Bône ; qu'Ahmed bey lui reprochait son inaction, et qu'en  
 « conséquence il comptait commencer les hostilités le même  
 « soir, ou au plus tard le lendemain matin, si dans le courant  
 « de la nuit je ne pouvais décider Ibrahim à se retirer à mon  
 « bord, et ses soldats dans ma maison de ville, où il me promet-  
 « tait de les respecter comme sous la protection du pavillon  
 « français.

« Je répondis à Ben Aïssa que je ne pouvais plus ajouter  
 « beaucoup de foi à ses assurances, depuis qu'il avait manqué à  
 « ce qu'il m'avait promis relativement aux habitants de Bône (1) ;  
 « que l'enlèvement d'un nommé Si Hassan, mon protégé, me  
 « faisait craindre que si les soldats d'Ibrahim, une fois hors de  
 « la Kasba et sous ma seule protection, il pourrait leur en mé-  
 « sarriver à ma honte éternelle. Ben Aïssa crut me tranquilliser  
 « en me remettant ses promesses par écrit, mais elles ne me ras-  
 « suraient pas plus que ses paroles.

« D'ailleurs, lui dis-je, j'ai été envoyé auprès d'Ibrahim bey  
 « par le Général en chef ; mon devoir, depuis la prise de Bône,  
 « était peut-être de rester près de lui, si je ne l'ai pas fait, c'est

---

(1) Plusieurs familles connues par leur dévouement à notre cause, avaient été arrêtées et rançonnées.

« que j'avais cru que vous désiriez sincèrement la paix, mais  
 « votre refus aujourd'hui me fait douter de vos sentiments ;  
 « d'ailleurs je n'ai ni le droit ni le pouvoir d'ordonner au Bey  
 « d'évacuer sa forteresse, je ne puis que lui offrir un refuge à  
 « mon bord, où il m'est impossible de prendre ses soldats. Je  
 « crois, d'après ce qu'il m'a écrit, que je n'obtiendrai pas ce que  
 « vous désirez de lui, et je vous préviens que si, dans ce cas,  
 « vous commencez les hostilités, je serai obligé de m'éloigner du  
 « port de Bône, pour ne pas y être témoin de la mort d'un  
 « homme près duquel j'ai été envoyé en mission amicale.

« Faites ce que vous voudrez, me répondit Ben Aïssa, mais il  
 « me faut la Kasba dans deux jours *par la force, si vous ne me la*  
 « *faites remettre demain par capitulation.* »

D'Armandy voyait bien l'impossibilité de prolonger davantage la situation. Ibrahim bey réduit à la dernière extrémité, n'ayant plus avec lui que *cent vingt hommes* entièrement découragés et dont plusieurs étaient disposés à se rendre à son ennemi, ne pouvait résister à l'attaque que Ben Aïssa était résolu de faire avec les 2,400 Arabes qu'il commandait et les trois canons qu'il avait pointés sur la porte de la Kasba.

Il était cependant de la plus grande importance d'empêcher le fort de tomber au pouvoir du Bey de Constantine, qui, par l'occupation de cette citadelle, contenant 42 bouches à feu et dominant la ville, la campagne, les batteries de la côte et la rade, fut devenu entièrement maître du pays. Plus tard, il eût fallu racheter par beaucoup de sang la possession de cette position militaire, envoyer une forte expédition, faire de nombreux armements et dépenser plusieurs millions. L'honneur du pavillon français ne commandait-il pas aussi de déployer tous ses efforts pour sauver la garnison musulmane et pour montrer d'une manière ostensible aux indigènes que les Français n'abandonnaient pas dans leur malheur leurs alliés, même douteux ?

Le capitaine d'Armandy, pénétré de toutes ces réflexions, se fait aussitôt conduire à bord de la *Béarnaise* : « Si vous pouviez,  
 « dit-il au capitaine Fréart, me donner 30 ou 40 de vos braves  
 « marins, j'irais m'enfermer avec eux dans la Kasba, je relèverais  
 « le moral de la garnison musulmane, et nous conserverions

« cette place à la France. Nous arborerons le drapeau national,  
 « et je jure de faire sauter la citadelle plutôt que de la rendre à  
 « Ben Aïssa ! »

La prudence, le sang-froid intrépide et l'habileté dont d'Armandy avait fait preuve dans les positions critiques où il s'était déjà trouvé, inspiraient la plus grande confiance à M. Fréart, commandant de la *Béarnaise*. Celui-ci rassemble aussitôt ses marins, et leur annonce l'entreprise à laquelle chacun d'eux doit concourir. Cette nouvelle est accueillie avec enthousiasme ; tous, officiers et matelots, demandent à aller dans la citadelle. Le capitaine Yousouf, simple passager, et qui, par sa position et sa qualité d'étranger, ne pouvait avoir aucun commandement dans cette circonstance, obtint de d'Armandy et de Fréart à servir comme simple volontaire.

Mais le plan projeté ne pouvait être exécuté sans le consentement des Turcs. Dans la soirée, d'Armandy et Yousouf montent alors ensemble à la Kasba pour s'assurer d'abord des bonnes intentions d'Ibrahim, qu'ils trouvent terrifié de sa position ; ses soldats, exténués de fatigues et de privations, savent que Ben Aïssa ne leur fera aucune grâce s'il vient à se rendre maître du fort. Les deux officiers informent Ibrahim de ce qu'ils ont résolu pour le tirer des mains de ses ennemis, lui proposant de se rendre à bord de la goëlette, où il sera en sûreté, et de les laisser défendre la Kasba avec quelques Français et ses Turcs, qu'ils lui promettent de regarder comme des frères, et de faire récompenser s'ils sont fidèles. Cette proposition ne parut pas du goût d'Ibrahim, qui, ayant à se reprocher la mort d'Houder, craignait de se mettre à la discrétion des Français. Quelques Turcs approuvaient la proposition, tandis que d'autres étaient de l'avis de leur chef, qui ne voulait se retirer que lorsqu'il pourrait emmener avec lui tous ceux qui avaient partagé sa mauvaise fortune. Le conflit de ces deux opinions différentes manqua d'exciter une révolte ; chacun criait de son côté, c'était à ne pas s'entendre, et, ainsi qu'il arrive toujours dans les moments d'anarchie, lorsque chacun peut donner son avis et que personne ne commande, il n'y eût rien de décidé pendant les deux ou trois heures que dura la conférence. Le tumulte était tel, que

les deux officiers coururent même le risque, plusieurs fois, de perdre la vie. On parut un instant décidé à les retenir prisonniers. D'Armandy parvint heureusement, par son sang-froid et avec beaucoup de peine, à apaiser la sédition. Après tant de dangers, il sortit de la citadelle avec son compagnon, ayant la promesse d'Ibrahim de lui faire connaître ses dernières résolutions.

Jusqu'ici, nous avons puisé nos renseignements sur ce dramatique épisode dans les documents officiels de l'époque; il n'est pas sans intérêt de mentionner maintenant certains détails curieux, racontés par les indigènes, que j'ai recueillis de la bouche même de quelques-uns des Turcs survivants de la Kasba de Bône, et surtout d'Ismaïl, fils d'Ibrahim bey, mort depuis lieutenant au 3<sup>me</sup> régiment de spahis, à Constantine.

Quelque temps avant l'arrivée de d'Armandy à Bône, Ibrahim était déjà dans une grande perplexité. La disette avait épuisé ou rendu malades plusieurs de ses soldats, le mécontentement commençait à gagner les autres. Plusieurs d'entr'eux avaient laissé leurs familles sans ressources dans la ville, et il était à craindre que pour mettre un terme à leur triste situation, ils n'en vinssent à trahir leur chef en livrant la Kasba à ses ennemis.

Ibrahim avait écrit à son fils Ismaïl, alors à Médéa, le pressant de recruter tous les Turcs qu'il trouverait à Alger ou à Oran, et de les lui amener au plus vite, pour l'aider à maintenir sa position à Bône. Aucune réponse ne lui parvenait, il perdait donc tout espoir de ce côté, et il n'avait pas mieux réussi dans ses tentatives auprès des Tunisiens. N'osant guère compter sur l'appui des Français, qu'il avait indignement trahis une première fois, Ibrahim s'entendit avec quelques hommes influents de la montagne de l'Edough, pour lui faciliter les moyens de s'enfuir parmi eux, sans courir les risques de tomber entre les mains des agents de son ennemi Ahmed bey. Comme la lune brillait de tout son éclat à ce moment, et que les assiégeants auraient pu l'apercevoir et le poursuivre, la fuite fut fixée à quelque temps de là, afin de profiter d'une nuit obscure. Plusieurs jours le séparaient encore de l'époque choisie pour l'évasion, et, pendant cet intervalle, ses compagnons, à bout de patience, auraient pu faire défection. Afin de prévenir ce danger qui le menaçait

Ibrahim résolut de ranimer derechef leur courage, en laissant entrevoir un avenir plus heureux. Le drapeau religieux du marabout Sidi bou Sebat, qui, on le sait, a son tombeau à la Kasba, est décroché, et Ibrahim, tenant d'une main cet étendard vénéré des Bônois, et de l'autre un exemplaire du Koran, s'avance majestueusement au milieu de ses soldats rassemblés :

« Nous avons souffert ensemble bien des privations, leur dit-il, notre persévérance et notre union nous ont rendus forts contre nos ennemis ; le temps est proche où chacun recevra la juste récompense de son courage. J'attends des secours que le Bey de Tunis m'a promis ; mon fils Ismaïl ne tardera pas à m'amener aussi ceux que je lui ai demandés. Jurez-moi sur le livre sacré et par l'étendard du marabout patron de Bône, que vous resterez attachés à ma cause pendant quinze jours encore. Au bout de ce délai, si rien ne nous vient en aide, chacun de vous, dégagé de son serment, sera libre de prendre le parti qui lui conviendra. »

Tous les assiégés, passant l'un après l'autre devant Ibrahim, posaient la main sur les reliques vénérées et prêtaient le serment de fidélité. Une trentaine de Turcs, de ceux qui avaient échappé à la vengeance d'Ahmed bey, contre lequel ils avaient pris les armes lors de la sédition de Constantine, déclarèrent même qu'ils feraient sauter la Kasba plutôt que de tomber vivants aux mains de leur implacable ennemi. C'était tout ce que désirait Ibrahim pour atteindre sans catastrophe l'époque de sa fuite projetée.

Durant cette période, le capitaine d'Armandy arriva et mit quelques secours à la disposition des défenseurs de la citadelle, ce qui leur permit de prolonger encore la résistance.

Après la scène rapportée plus haut, dans laquelle les assiégés refusèrent de livrer la forteresse à d'Armandy, Ibrahim bey, à bout d'expédients, finit par prendre la fuite dans la nuit du 27 mars. Ses affidés le conduisirent secrètement dans les montagnes de l'Edough, chez le marabout Bou Maïza, où il eût le bonheur d'arriver sans être découvert par Ben Aïssa. Nous verrons plus tard ce qu'il entreprit encore pour refaire sa fortune.

La garnison de la citadelle ne tarda pas à s'apercevoir de

l'évasion de son chef. Les soldats bônois, plus fanatiques, étaient d'avis de traiter immédiatement de leur capitulation avec Ben Aïssa, au lieu d'accepter les offres des chrétiens; mais les Turcs s'opposaient énergiquement à cette détermination, et, pendant qu'on discutait encore sur le parti à prendre, ils envoyaient un des leurs à bord de la *Béarnaise*, prévenir d'Armandy de ce qui se passait. Aussitôt celui-ci débarque, suivi de Yousouf, et ils montent ensemble à la Kasba. Yousouf s'y fait hisser à l'aide d'une corde, et il harangue de nouveau la garnison : « Décidez-  
« vous, leur dit-il, vous n'avez plus de temps à perdre. Voulez-  
« vous ouvrir vos portes à Ben Aïssa, sur qui vous n'avez aucune  
« confiance, ou aimez-vous mieux avoir affaire aux Français,  
« vos seuls amis et qui vous protégeront. »

L'énergie de Yousouf, sa mâle éloquence, persuadent les plus timorés. Avec des gens aussi versatiles, il fallait brusquer le dénouement; Yousouf ne le savait que trop, et, s'approchant immédiatement d'une embrasure donnant sur le port, il y dépose une poignée de poudre qu'il fait flamber. C'était le signal convenu entre lui et d'Armandy pour annoncer la réussite de sa démarche.

Nous avons quelque peu anticipé sur les événements en rapportant la version indigène, mais nous revenons immédiatement à notre premier récit.

Les capitaines d'Armandy et Yousouf, après leur dangereuse entrevue avec Ibrahim, dans la soirée du 26 mars, retournaient à bord, encore incertains si l'expédition qu'ils avaient projetée pourrait s'accomplir. A minuit, un Turc arrive à la nage à bord de la felouque, prévenir qu'Ibrahim les avait abandonnés, s'enfuyant de la kasba avec quatre de ses soldats les plus fidèles et que le restant de la garnison, désormais sans chef, ne demandait pas mieux que de remettre la Kasba entre les mains des Français.

Une résolution qui suivait de si près l'opposition que les Turcs avaient montrée quelques heures auparavant, parut suspecte à d'Armandy. Dans la crainte d'un piège, il cru d'abord devoir remettre au lendemain à considérer ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais, vers 4 heures du matin, un nouvel émissaire venait

encore à la nage pour presser sa décision. Ce dernier assurait que la zizanie la plus complète régnait parmi la garnison et que si les Français tardaient à monter à la Kasba elle allait être abandonnée par ceux qui n'attendaient aucune grâce de Ben Aïssa et livrée à ce chef par les autres qui pouvaient ainsi espérer d'en être mieux traités.

Il n'y avait plus une minute à perdre, d'Armandy alla sur le champ à bord de la *Béarnaise*, faire part au capitaine Fréart de cette circonstance favorable. Le jour commençait à poindre, il fallait se presser.

La *Béarnaise* armée de six caronades de 12, n'avait que 67 hommes d'équipage, officiers compris. Les marins désignés pour le débarquement se montraient remplis d'empressement et d'ardeur ; *vingt-six* d'entre eux étaient désignés pour marcher.

Afin de protéger le débarquement, le capitaine Fréart appareilla et embossa sa goëlette dans le nord du Rocher du Lion, à petite distance de la côte, de manière à battre la plage et à n'être pas vu des soldats de Ben Aïssa, en partie logés dans la ville.

Pendant que ces dispositions étaient prises à bord, les capitaines d'Armandy et Yousouf, ainsi que les trois artilleurs montaient à la Kasba, afin de s'assurer de la vérité des rapports. Tout était exact, mais les Turcs demandaient des vivres, il ne leur en restait plus que pour un jour. Yousouf et un maréchal-des-logis d'artillerie se firent hisser dans le fort au moyen d'une corde ; la prudence ne permettait pas qu'on entrât par la porte qui était en vue de la ville et devant laquelle se trouvait un poste de Ben Aïssa. C'est probablement à ce moment là que Yousouf fit le signal convenu, comme le racontent les Turcs, pour annoncer à ses compagnons qu'il fallait avancer.

D'Armandy retourna vers la plage où attendait la chaloupe portant les vingt-six marins de débarquement, dont douze seulement étaient armés de fusils et les autres de pistolets et de sabres, sous les ordres de M. du Couédic, lieutenant de frégate et de Cornuliez-Lucinière, élève de 1<sup>re</sup> classe. D'Armandy leur fit prendre terre et les dirigea en silence et par des chemins détournés jusqu'à la Kasba.

Du haut des mâts de la *Béarnaise* les vigies apercevaient des groupes de cavaliers arabes dispersés du côté de la baie des Caroubiers, lesquels ayant vu le détachement de débarquement, gravissant les pentes de la colline d'El-Merassi, coururent pour leur couper le chemin ; mais soit qu'ils eussent peur du canon de la citadelle, soit tout autre motif, ils arrêtaient tout à coup leur galop comme s'ils étaient en reconnaissance et donnèrent ainsi le temps aux marins d'arriver au pied de la Kasba, dans laquelle ils grimpèrent l'un après l'autre au moyen d'une corde et sans le moindre accident. Le capitaine d'Armandy y monta le dernier.

Aussitôt entrés, les marins occupaient les principaux postes et par leur présence forçaient à la soumission la fraction de la garnison turque, encore irrésolue et l'obligeaient à reconnaître et à défendre le drapeau français qui fut planté sur les murailles de la citadelle et appuyé d'un coup de canon. C'est ainsi qu'une poignée d'hommes dévoués, par un acte d'une hardiesse extrême, nous assura la possession de ce port important.

Le maréchal Soult, citant ce trait inouï d'audace, avait raison de dire à la Chambre des députés que c'était le plus beau fait d'armes du siècle.

A la vue du drapeau tricolore, une grande confusion se répandit parmi les Constantinnois qui couraient çà et là. Un moment après un cavalier se présenta en parlementaire. Le capitaine d'Armandy lui remit pour Ben Aïssa une lettre dans laquelle il lui déclarait que ses efforts pour prolonger l'armistice ayant échoué près de lui, il avait dû prendre le seul parti qui lui restait pour exécuter les ordres de son général. Ben Aïssa lui répondit dans la journée qu'on l'avait trompé ; il ajoutait de vaines menaces. Là se terminèrent les relations et tout fut disposé pour la défense. Un instant s'opéra un mouvement parmi les gens de Ben Aïssa qui se rallièrent et parurent vouloir entourer la citadelle, mais quelques coups de canon bien dirigés les tinrent en respect et les empêchèrent d'avancer. Français et Turcs travaillèrent ensuite à l'envi à ravitailler la forteresse, la felouque fut entièrement déchargée et le soir il y avait pour plus de quinze jours de vivres dans la Kasba. La porte d'entrée avait été murée, tant pour prévenir la fuite des Turcs que pour empêcher l'en-

nemi de s'introduire par là. L'artillerie était visitée, approvisionnée et pointée avec soin. On passa la nuit sous les armes.

Informé que des Arabes se dirigeaient un à un vers une batterie de la plage, cachée par les broussailles, dont le canon battait la goëlette, le capitaine Fréart y avait envoyé de suite cinq hommes pour la visiter et mettre les pièces hors d'état de nuire, opération qui fut faite avec célérité, sous les yeux d'une vingtaine d'Arabes qui cherchaient à s'y embusquer et qui s'arrêtèrent à la vue de nos marins.

Sûr de n'avoir rien à redouter de cette batterie qui contenait 18 bouches à feu, ni d'une autre plus petite qui fut également visitée et enclouée, le commandant de la *Béarnaise* se rapprocha de la côte de manière à assurer ses communications avec la Kasba et à croiser les feux de son artillerie avec ceux de la citadelle.

Ben Aïssa après avoir cherché inutilement à nouer des relations avec la Kasba et à reconnaître nos forces, renonça dès lors à s'emparer de cette place que ses troupes assiégeaient depuis huit mois. Il leva son camp et pendant la nuit il évacua entièrement la ville. C'est qu'il se méfiait des habitants de Bône et ne voulant pas les avoir à dos, il leur donna l'ordre de quitter leurs maisons dans un délai de trois heures et qu'après ce temps tous ceux qui seraient retrouvés en ville auraient la tête tranchée. Il livra ensuite les maisons au pillage et massacra quelques gens soupçonnés d'avoir été de connivence avec la garnison de la Kasba. Ne voulant laisser que des ruines aux Français, il fit mettre le feu à diverses parties de la ville, opération qui ne réussit que trop, car plusieurs quartiers furent complètement brûlés, ainsi que le fondouk ou caravansérail, situé en dehors de l'enceinte.

Le 28, on vit sortir par petits groupes les troupes de Constantine chargées de butin ; l'arrière-garde abandonna ces ruines encore brûlantes et le lendemain à l'aide de lunettes on distinguait cette horde de 2 à 3,000 hommes s'éloigner en traînant à sa suite la malheureuse population de Bône ; ils renonçaient définitivement à l'espoir de s'emparer d'un fort qu'ils assiégeaient depuis si longtemps et qu'une poignée de Français venait de leur enlever par surprise.

Le capitaine d'Armandy assistait du haut de la citadelle à cette scène de désolation et se désespérait de ne pouvoir la faire cesser. Le départ de Ben Aïssa, emmenant les Bônois en esclavage, laissait la ville dans une solitude affreuse.

Le 28, à deux heures du matin, le commandant Fréart avait expédié à Alger la felouque avec des dépêches, ainsi que la famille d'Ibrahim restée à bord avec quelques passagers.

Dans la soirée du 29, des Arabes de la tribu des Beni Otman et des cavaliers de celle des Sanhadja s'approchèrent de la Kasba, en protestant de leurs dispositions amicales envers la France et dirent que toute leur tribu venait au secours d'Ibrahim qu'ils croyaient encore dans la forteresse. Pendant qu'on était en pourparlers avec eux, un germe de rébellion se manifesta parmi les soldats de la garnison musulmane, quatre fois plus nombreuse que le détachement de marins. L'arrivée de ces alliés leur faisait regretter déjà d'avoir livré la Kasba. Yousouf qui en fut informé le premier réprima aussitôt le mouvement ; trois rebelles jugés et exécutés sur le champ payèrent de leur vie cette tentative hostile, trois autres désarmés furent immédiatement mis aux fers à bord de la *Béarnaise*. Justice à la turque, nécessitée par des circonstances impérieuses et pour le salut de tous. Yousouf crut devoir faire lui-même deux de ces exécutions en brûlant la cervelle aux mutins ; mais ce fait doit être dépouillé des circonstances fabuleuses dont il a plu à certaines personnes de les entourer. Cet exemple frappant et un renfort de dix autres matelots qui arrivèrent au moment même de l'exécution firent rentrer tout le monde dans le devoir.

Bientôt quelques-uns des malheureux habitants emmenés prisonniers par Ben Aïssa, étant parvenus à s'enfuir, retournèrent à Bône pour y demander asile. Ce fut le signal d'une brusque irruption des Arabes et Kabyles des environs qui tombèrent comme une nuée de corbeaux sur ce cadavre de ville pour en enlever tout ce que les Constantinois et l'incendie avaient pu y laisser. Ces pillards d'abord au nombre de huit ou dix, se présentèrent sous le prétexte de vendre des bestiaux et demandèrent pour eux et leurs compagnons la permission d'entrer dans Bône. Le capitaine d'Armandy jugeant bien quelles étaient leurs inten-

tions, leur refusa net cette permission. Ils répondirent alors insolentement qu'ils y pénétreraient malgré lui. En effet, après un grand détour, on les vit s'avancer en nombre considérable vers la ville. On leur tendit un piège qui réussit parfaitement ; Yousof à la tête d'une trentaine de Turcs sortit de la Kasba et alla s'embusquer à la seule porte de l'enceinte qui était restée ouverte. A un signal convenu, quelques bombes furent lancées dans la ville d'où les Arabes qui la saccageaient sortirent aussitôt, mais ils se trouvèrent en présence de nos gens. Une attaque combinée de 32 Turcs et de 6 marins qui les chargèrent vigoureusement sur plusieurs points, tandis qu'une chaloupe longeait la côte et manœuvrait pour entrer dans le port et leur couper la retraite sur la plage, les mit dans une déroute complète. Plusieurs d'entre eux se noyèrent dans le port en voulant se sauver à la nage, sept autres, dont un chef, furent tués ; ils perdirent en outre quelques chevaux et tout le butin qu'ils avaient fait.

Voyant à quels hommes ils avaient affaire, ils vinrent le lendemain en suppliant demander la paix et la permission d'enterrer leurs morts ; tout leur fut accordé, avec menace de les châtier, s'ils désobéissaient encore.

Le 31, le capitaine Yousof ayant fait connaître le désir que les musulmans lui avaient manifesté d'aller dans la ville où plusieurs avaient des propriétés, proposa de s'y installer avec eux. D'Armandy et Fréart n'acceptèrent ce projet qui exposait sa vie au caprice d'une soldatesque indisciplinée qu'après l'avoir engagé à revenir au besoin dans la Kasba avec le petit nombre de Turcs sur lesquels il pouvait compter. En conséquence, Yousof prit le commandement des musulmans qui firent leur entrée dans la ville, avec le drapeau français en tête, porté par un des matelots qui le planta sur les murailles. Avant de sortir de la Kasba, il fut convenu que pour s'attacher plus fortement les Turcs sous ses ordres, Yousof leur promettait au nom du général en chef, une solde journalière d'un boudjou (1 fr. 80) par homme, leur vie durant (1).

La ville de Bône qui avait été saccagée et livrée au pillage,

---

(1) Cette promesse a été tenue par le gouvernement.

présentait à ce moment un aspect déchirant ; les maisons en ruines étaient encore fumantes et inhabitées ; dans les rues désertes et encombrées de débris, on ne rencontrait que des chiens et des chats maigres, affamés et errants. On trouva également accroupi dans un trou un vieillard infirme, réputé marabout, que les piliars de Ben Aïssa eux-mêmes avaient respecté. Des eaux croupissantes dans des cloaques infects, des cadavres humains à demi enterrés, des animaux morts de famine, exhalaient des odeurs pestilentielles. Les pièces de canon des remparts toutes enclouées, complétaient ce tableau de désolation. On s'occupa aussitôt d'éteindre le feu et de murer les portes de la ville, dont les charpentes avaient été brûlées. Dix à douze milliers de poudre furent trouvés dans la Kasba. Nous étions en outre en possession de 150 bouches à feu, placées tant dans la citadelle que dans les forts et sur les remparts de la ville et de 8 à 10,000 projectiles de divers calibres.

La séparation d'alliés aussi exigeants que ces Turcs, dont les mœurs différaient tant de celles des matelots était devenue bien nécessaire. Seule dans la Kasba, notre garnison réduite à *quarante-deux* Français, n'ayant plus à craindre ni trahison, ni révolte, put commencer à prendre le repos dont elle avait besoin et à partir de ce moment les inquiétudes des capitaines d'Armandy et Fréart furent considérablement diminuées.

Ce même jour, quelques hommes de la tribu des Beni Otman apportèrent des vivres frais à la garnison qui n'avait pas mangé de viande depuis un mois.

Le surlendemain, un petit bâtiment dont la manœuvre parut suspecte, mouilla dans la baie des Caroubiers et y débarqua deux Arabes qui furent arrêtés par un détachement envoyé à leur rencontre de la Kasba. Ils déclarèrent que Ismaïl, fils d'Ibrahim bey, était avec eux. Ce jeune homme, âgé de 23 ans environ, à qui le général en chef avait fait proposer de passer à Bône sur un bâtiment de l'Etat, l'avait refusé. Il s'était ensuite embarqué clandestinement à Dellys, avec une vingtaine de Turcs, sur une petite barque à laquelle il avait fait prendre le pavillon français, espérant aller au secours de son père qu'il croyait retrouver maître de la Kasba. Trompé dans son attente et sans aucune res-

source; il ne put satisfaire à ses engagements; d'Armandy vint à son secours et paya au raïs de la barque ses frais de passage et de nourriture. Les 20 Turcs furent envoyés à Yousouf qui les demanda pour les incorporer dans sa troupe. Quant à Ismaïl, on le garda provisoirement à la Kasba, en attendant une occasion pour le renvoyer à Alger comme ôtage de la conduite d'Ibrahim bey, son père. Sa belle mère et ses autres parents y avaient déjà été dirigés à bord de la felouque.

Le 8 avril, au soir, le brick la *Surprise* vint mouiller près de la *Béarnaise*, ayant à bord 100 hommes du 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui entrèrent le lendemain dans la Kasba. Cette arrivée attendue si impatiemment, répandit la joie parmi la poignée de défenseurs de Bône. Quelques jours après d'autres renforts arrivèrent encore, et le 13, le détachement de marins qui gardait toujours la citadelle qu'ils avaient si glorieusement conquise, rentra à son bord.

Le 15 avril, on comptait à Bône 45 jours de vivres pour 650 soldats débarqués par divers bâtiments de guerre qui se succédaient journellement. Avec de pareilles ressources aucune attaque n'était à redouter pour le moment de la part des Arabes et l'on put s'occuper des travaux nécessaires à la défense de la ville et à sa salubrité.

D'Armandy fit établir des communications faciles et directes entre les points principaux de la ville; afin de laisser passer l'artillerie et les prolonges. Une large rue depuis la porte de Constantine jusqu'à celles de la Marine et de la Kasba était percée à travers des maisons brûlées pour la plupart sur cet alignement; les propriétaires de celles que les flammes avaient respectées étaient encore absents, on n'était donc arrêté par aucune réclamation. Tous ces murs menaçant ruine étaient jetés à bas pour niveler le sol, boucher les cloaques, enterrer les matières organiques corrompues et en putréfaction qui les couvraient. Le chemin très rude menant de la ville à la Kasba était également adouci. Avec une aussi faible garnison et en présence de tribus ennemies se tenant à portée de fusil de la place, nos soldats doués de ce dévouement tout français, ne se faisaient pas prier pour exécuter par corvées ces importants et indispensables travaux,

inaugurant ainsi l'œuvre considérable qu'ils ont accomplie depuis dans la province de Constantine.

Quelques-uns des malheureux habitants de Bône, échappés aux mains de Ben Aïssa, venaient de rentrer dans leurs pénates; beaucoup de gens de l'extérieur firent aussi des offres de service et de soumission et accoururent tous les jours approvisionner le marché qui se tenait en dehors des portes de la ville, sous la surveillance des Turcs et de quelques Bônois respectables désignés pour maintenir le bon ordre.

En faisant observer la discipline la plus sévère à sa troupe, en défendant d'insulter ou de blesser les préjugés des habitants, D'Armandy parvint en peu de temps à rallier les esprits.

Sur l'avis qui leur fut donné par M. Raimbert, les patrons de bateaux corailleurs transportèrent dans la ville de Bône les magasins et tout le matériel qu'ils avaient à Tabarque pour l'exploitation de leur industrie. Ainsi la France n'avait plus à payer au bey de Tunis la forte somme dont elle était grévée tous les ans pour un établissement à Tabarque et dont la dépense s'élevait à près d'un million.

L'abondance commençait à régner à Bône; on put y avoir un parc à bestiaux pour les besoins de la petite garnison, mais bientôt une partie de ce troupeau fut enlevée par les Khareza, qui des premiers s'étaient présentés pour nouer des relations. Le 7 mai une douzaine de cavaliers arabes s'avançaient dans la plaine, ce n'était pas la première fois que cela arrivait, les sentinelles, quoique se tenant sur leurs gardes, étaient sans méfiance et les laissèrent s'approcher croyant qu'ils venaient comme d'habitude au marché; mais tout à coup, s'élançant au galop, ces cavaliers tombèrent sur un troupeau de bœufs qui paissait à proximité et l'enlevèrent.

Dès le même soir, le capitaine Yousouf, toujours prêt pour les entreprises hardies, sortit de la ville à la tête de ses Turcs et de quelques Bônois nouvellement rentrés auxquels on donna des fusils. Marchant dans le plus profond silence et par un long détour, la petite troupe de partisans arriva près du campement des Khareza et les attaqua sans leur donner le temps de revenir de

leur surprise et de prendre les armes. On tira vengeance des Khareza qui nous avaient indignement trompés, en leur enlevant 300 bœufs et 20 chevaux ou mulets. Peu de jours après des émissaires se présentaient à Bône au nom de plusieurs tribus qui demandaient à traiter de la soumission. Leurs notables, disaient-ils, las de cet état d'hostilité nuisible aux intérêts de tous, mais n'osant pas entrer en ville, s'étaient rassemblés depuis le matin à environ une demi-lieue dans la plaine et faisaient prier le capitaine D'Armandy d'aller les y rejoindre pour conférer avec eux. D'Armandy ne pouvant quitter imprudemment le poste de la Kasba qui lui était confié, envoya à sa place Yousouf avec ses instructions. Arrivé près du rendez-vous, Yousouf se trouva tout à coup en présence d'une troupe de cavaliers armés bien plus considérable que ce qui avait été annoncé par les émissaires ; il s'arrête et par précaution, dispose en bataille le détachement de Turcs qui lui sert d'escorte. Les envoyés des tribus le pressent d'avancer davantage, mais il refuse de le faire et envoie le kaïd Amar, un de ses plus fidèles Turcs, pour sonder le terrain et porter la parole de paix que l'on était convenu de donner aux Arabes. A peine le malheureux janissaire est-il arrivé au milieu d'eux qu'il tomba traîtreusement frappé de deux coups de feu et cette masse de monde qui ne comptait pas moins de 500 cavaliers, s'ébranle au galop pour envelopper le petit peloton de Yousouf qui avait heureusement appuyé sa droite contre un marais. Les Turcs les reçoivent à coups de fusil et la balancelle le *Bédouin*, embossée par le travers de la route de Constantine les appuya à coups de canon. La Kasba, d'où D'Armandy observait avec soin tous les mouvements, tonna aussitôt de son artillerie contre les auteurs de cet infame guet-à-pens préparé évidemment pour massacrer les officiers français. Dans leur fuite précipitée, les cavaliers arabes perdirent quinze des leurs ; on ne leur avait pas laissé le temps de se donner la barbare satisfaction de couper la tête à leur victime. Les Turcs étaient comme des lions avides de carnage, ils voulaient venger le sang de leur frère et Yousouf eût beaucoup de peine à les faire rentrer. Les honneurs militaires furent rendus au cadavre du kaïd Amar, et cinq coups de canon tirés par la citadelle en signe de deuil montrèrent aux musul-

mans qu'on savait apprécier et rendre hommage à leurs bons services.

Au moment où les Français avaient pris possession des ruines fumantes de la ville de Bône, Ben Aïssa avait laissé derrière lui un homme actif et entreprenant qui se donna mission de s'opposer à l'extension de notre conquête. C'était Bel Kassem ben Yakoub. Simple fellah en 1825, sur une propriété particulière, Ben Yakoub sut s'attirer l'amitié de l'agha Yahia, venu dans le pays par ordre du pacha d'Alger, pour y accomplir une mission politique. Il obtint bientôt, par l'intermédiaire de ce haut fonctionnaire de la Régence, le titre de kaïd el-Azaïb ou Intendant des fermes de l'Etat, et quarante paires de bœufs pour labourer au compte du beylik la propriété azel de Medjaz-R'assoul.

Après la prise de Bône, Ben Yakoub souleva les Dreïds auxquels il commandait alors, appela les contingents des tribus voisines et entra immédiatement en campagne. C'était lui qui dirigeait les attaques fréquentes que nous aurons souvent à mentionner.

Ben Yakoub ne tarda pas à recevoir le châtimeut de son premier acte d'hostilité, car dans la nuit qui le suivit, le capitaine Yousouf se dirigea avec ses Turcs sur un de ses douars, le surprit, lui tua un certain nombre d'hommes et lui prit quatre fois plus de bétail qu'on en avait enlevé à notre parc. Cet acte de vigueur arrêta pour un instant les attaques des Arabes.

Le capitaine D'Armandy avait déjà été avisé confidentiellement que des nouvelles troupes allaient être dirigées de Toulon sur Bône. Le 15 mai 1832, le maréchal de camp Monck d'Uzer, déjà connu de l'armée d'Afrique où il avait commandé une brigade en 1832, débarquait, amenant avec lui un bataillon du 55<sup>e</sup> de ligne (1). Un autre bataillon arriva dix jours après et bientôt un bataillon de la légion étrangère, une batterie de siège, une batterie de campagne et une batterie de montagne furent également mis à la disposition du général D'Uzer.

---

(1) Le général Caraman, envoyé d'Alger pour prendre provisoirement le commandement de Bône, était arrivé la veille. Il dut céder le poste au général D'Uzer qui arrivait directement de France avec les troupes de débarquement.

Lorsque ce général prit possession de son commandement, quelques-uns des malheureux habitants que Ben Aïssa avait obligés d'abandonner leurs foyers continuaient à y rentrer. Il les traita avec une bienveillance telle que les autres, également réfugiés dans l'intérieur ou à Tunis, revinrent aussi. Parmi ces derniers s'en trouvaient plusieurs de suspects qui nous avaient été très hostiles précédemment. D'après les ordres du duc de Rovigo, commandant en chef, ils furent arrêtés, conduits à Alger et de là à Marseille où ils restèrent huit mois au fort St-Jean. Le général D'Uzer, jugeant la punition suffisante, les fit relâcher au bout de ce temps, et les laissa libres de revenir dans leurs foyers. Au nombre de ces individus se trouvaient les frères Ben Sidi Cheïk el-Islam, cause première de la catastrophe du malheureux Houder et de la livraison de la ville à Ben Aïssa. Les forces que nous avions à Bône nous mettraient à l'abri d'une nouvelle surprise, mais le retour de ces éternels intrigants qui n'avaient certainement pas perdu l'espoir de nous chasser du pays était une mesure trop prématurée pour ne pas dire trop généreuse. A cette époque, en effet, le bey de Constantine faisait épier plus que jamais chacune de nos actions, et travaillait adroitement à se créer des relations dans Bône parmi ses anciennes créatures.

Ibrahim bey, à la recherche de partisans, avait été vu à la tête d'une soixantaine de cavaliers rôdant non loin de la ville. Quelques Turcs de Yousouf en patrouille lui avaient parlé et deux d'entr'eux, plus fanatiques que leurs compagnons, désertèrent même pour suivre la fortune de leur ancien maître. Enfin, le dernier souverain d'Alger, Hussein dey, alors établi à Livourne et qui n'avait pas perdu l'espoir de reprendre son pachalik, se mettait aussi de la partie afin de nous susciter des embarras en prêchant la guerre contre le chrétien.

D'Armandy avait fait saisir, au moment où l'on venait de les jeter à la mer, des proclamations d'Hussein dey, apportées à Bône par un bateau tunisien qui avait paru suspect ; ce navire portait aussi une certaine quantité d'armes et de la poudre dont on s'empara.

Ces diverses circonstances firent craindre une trahison de la part des Turcs qui servaient sous les ordres de Yousouf, et le gouvernement prescrivit immédiatement de les désarmer et de

les faire transporter en Orient. Le capitaine D'Armandy, toujours aussi généreux que brave, réussit à faire ajourner cette mesure qui lui paraissait injuste, et dans un rapport qu'il écrivait à ce sujet, au Général en chef, quelques jours avant le débarquement du général D'Uzer, il s'exprimait ainsi :

« Bône, 28 avril 1832.

« ... Depuis le jour où nous perdions par une indigne trahison un des meilleurs Turcs qui soient à notre service, nous n'avons plus aperçu un seul groupe d'Arabes qui put nous donner le moindre soupçon ou la moindre inquiétude. Ceux qui viennent à nous sont de paisibles habitants qui nous amènent ce dont nous avons besoin comme bestiaux, beurre, volailles, etc. ; peu chasseurs ordinairement, les Bédouins le sont même devenus, pour nous apporter du gibier qui se vend à grand marché comme tout le reste. Enfin nous sommes plus heureux qu'il nous était permis d'espérer de l'être. Les Turcs en cela nous sont fort utiles, car c'est à eux, en partie du moins, que nous devons le bien-être et l'abondance dont nous jouissons. Vous savez en effet que pour couper les communications et entraver tout le commerce d'un pays, il suffit de quelques misérables qui arrêtent et détroussent les habitants paisibles qui désirent le faire. Deux fois déjà nous nous sommes trouvés dans cette position, mais les Turcs, commandés par Yousouf, sont allés surprendre les voleurs, ont coupé quelques têtes et, dès le lendemain, nos marchés ont été approvisionnés comme auparavant. Il y a donc du sang entre les Turcs et les Arabes qui peuvent être nos ennemis, et vous savez que parmi ces barbares le sang demande du sang et que ces haines finissent difficilement. D'un autre côté, ces Turcs, presque tous fixés dans la province de Constantine depuis un grand nombre d'années, quelques-uns y ayant fait une grande fortune, ont été chassés de leurs maisons, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, dépouillés de leur fortune, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, par Ahmed bey contre lequel ils sont exaspérés et contre lequel ils désirent marcher à la tête de l'armée française : car la vengeance est douce surtout aux peuples à demi civilisés. De ce côté là, nous n'avons pas à redouter de

trahison et peut-être devrions-nous les craindre davantage si nous trahissions avec le bey de Constantine.

« Quant aux projets d'Husseïn pacha, ils pourraient nécessiter le renvoi de nos auxiliaires si jamais ce souverain, détrôné, remettrait le pied sur le sol algérien où il commanda. Cependant si je dois ajouter foi à tout ce que j'entends, à ce que j'ai entendu jadis de la bouche de Ben Aïssa, Husseïn dey a perdu toute son influence et toute sa considération ; s'il était transporté, me dit le général de Constantine, au milieu de notre pays, on ne ferait pas plus attention à lui qu'à tout autre individu ; à moins que comme Turc il fut massacré, car nous sommes bien décidés à ne plus courber nos têtes sous le joug d'une nation dégénérée et que nous ne connaissons que par le mal qu'elle nous a fait. » Voilà ce que me disait Ben Aïssa. Cependant il serait possible à Husseïn, avec beaucoup d'argent, de se former un parti, mais nous en serons toujours instruits avant qu'il puisse devenir redoutable et alors nous serions encore à temps de nous débarrasser de nos Turcs. Jusques là, ne soyons point ingrats envers des gens qui nous ont rendu de bons et de loyaux services, surtout si l'on a toujours le projet d'aller à Constantine. Voilà, mon Général, quelles sont les raisons qui me font retarder l'exécution de la mesure que vous me commandiez.

« Nos soldats sont toujours placés dans la ville et la citadelle. J'ai fait défense expresse de s'éloigner de l'une ou de l'autre, et je tiens la main à ce que personne s'écarte de cette consigne. Ce n'est pas que je croie qu'il y ait rien à craindre, mais la prudence est le premier devoir dans un pays comme celui-ci. Quand nous sommes renfermés dans l'enceinte de nos murailles nous pouvons braver les attaques de tous les Arabes de la Barbarie ; ils ne nous en chasseront pas, ils ne viendront pas même nous attaquer parcequ'ils n'ont point d'artillerie et d'autres moyens de siège. Ils pourraient peut-être tenter de nous surprendre s'ils avaient des intelligences en ville, mais il y a trop peu d'habitants rentrés pour que la surveillance qu'exerce M. de Brivazac (1), secondé par des hommes sûrs que

---

(1) M. de Brivazac, nommé Commissaire général de police à Bône.

j'ai mis à sa disposition, ne nous avertisse pas de tout danger qu'il pourrait y avoir ; de ce côté nous sommes donc parfaitement tranquilles, quoique nous veillons comme s'il y avait quelque chose à craindre. Vous pouvez donc être assuré que Bône ne sortira plus de nos mains, il ne s'agit plus que profiter des avantages de l'occupation. Une superbe plaine fermée par des collines peu élevées s'étend à environ deux lieues autour de la ville ; des mamelons disposés à souhait pour la défense permettraient de cultiver tout ce terrain sans craindre les courses des Arabes. Trois mille hommes de troupes suffiraient pour couvrir six à huit mille colons qui trouveraient aisément à vivre pour eux, à faire vivre leurs défenseurs et même à exporter du superflu, sur cette terre fertile qui est inhabitée dans ce moment et qui ne paraît pas avoir jamais été cultivée comme elle mérite de l'être. Dès que les troupes que nous attendons de France seront arrivées, nous pourrons pousser des avant-postes sur les hauteurs qui commandent cette plaine, les Turcs alors rendront de bons services en éclairant les routes comme des sentinelles perdues, et si l'on veut aller à Constantine, placés à l'avant-garde, ils nous guideront par des chemins que leur habitude du pays doit leur faire parfaitement connaître.

« Beaucoup de tribus sont bien disposées en notre faveur ; la conduite d'Ahmed bey ou celle de son général les a presque toutes portées à se rapprocher de nous. Les seuls Sanhadja et Beni Yakoub nous sont encore contraires ; il y a du sang entre nous et la première et le chef de la seconde est très en faveur d'Ahmed, dont tous les troupeaux sont sous intendance, place considérable chez un peuple pasteur. Mais si ces deux tribus nous sont ennemies, les Merdès, les Ouled Akahl, les Beni Ourdjine, Beni Salah, etc., ne demandent que la paix et la tranquillité qu'ils ne peuvent attendre d'un prince aussi avide et ambitieux que paraît l'être le bey de Constantine. Ces tribus, d'où nous tirons des provisions tous les jours, nous assurent qu'elles se réuniront ouvertement à nous dès qu'elles verront dans ce pays une force assez considérable pour ne pas leur faire craindre que nous le quittions une troisième fois, abandonnant nos amis ou les forçant de s'expatrier à notre suite. A tous ces

motifs qui devraient engager à presser l'expédition de Constantine se joint celui de la saison favorable, les céréales vont mûrir bientôt et les récoltes commencer, c'est alors le moment d'attaquer les Arabes qui par la force des armes ou la crainte de perdre le fruit de leurs peines se soumettront et seront forcés de nous donner des garants de leur bonne foi ; d'ailleurs dans cette saison, il devient bien plus aisé de fournir à tous les besoins d'une armée. »

Le général d'Uzer partageant la confiance et la sage politique du capitaine d'Armandy, maintenu à Bône avec le titre de commandant de la Kasba, adopta, dès le principe, à l'égard des indigènes, un système de justice et de douceur admirables. Il groupa de cette manière autour de lui diverses fractions de tribus qui vinrent chercher sous notre égide une protection contre la tyrannie du bey de Constantine.

Comprenant toute l'importance qu'il y avait pour elles d'établir des relations amicales et d'écouler les productions de leur pays sur nos marchés, chacune de ces tribus consentit sans grandes difficultés à nous donner comme gage d'alliance un certain nombre de cavaliers qui placés à la suite des Turcs de Yousouf sous le nom *d'otages* devaient contribuer à assurer la tranquillité des environs et servir au besoin de guides à nos troupes. L'effectif de ces cavaliers otages varia naturellement selon les circonstances plus ou moins critiques que notre administration eut à traverser à son début. La mission délicate de les commander fut confiée au capitaine d'Etat-major Félix Delcambe; il était impossible de faire un meilleur choix : cet officier distingué, s'inspirant des idées civilisatrices de son général et de celles de son camarade d'Armandy ne tarda pas, dans cette position, à rendre en effet les plus utiles services et à se faire aimer de nos nouveaux auxiliaires. Aujourd'hui, dans les tribus de la plaine de Bône, quand les vieillards racontent à la génération actuelle l'histoire de leur passé, ils n'oublient jamais de parler de *Si Falis l'homme juste*, nom qu'ils donnaient au capitaine Delcambe. C'est un bel éloge pour l'officier qui, il y aura bientôt un demi siècle, servit le premier de trait-d'union entre eux et les Français. L.-Charles FÉRAUD.

*A suivre.*

